



René Henoumont et la littérature française de Belgique: Faux et usage de faux ou délit «d'inhibé», *Histoire d'une identité*

NATHALIE BLÉSER POTELLE
Universidad de Granada

Ce curieux titre dont la langue française s'est teintée de consonances délictuelles pour parler de l'identité littéraire belge aurait tout aussi bien pu s'accommoder de l'espagnol ou de l'anglais pour introduire notre propos. En effet cet article, qui s'essaiera à la tâche ardue de définir en partie l'identité de la littérature francophone de Belgique à travers un de ses représentants, aurait pu s'intituler «*se busca*» ou «*wanted*», car il s'agit littéralement de «chercher» et de désespérément «vouloir» cette identité, dont la construction —ou la simple existence— est loin de couler de source. En outre, ces formules laconiques, avis de recherche lapidaires évocateurs de l'application de la justice dans un Far West si cher à Henoumont, ne sont pas sans rappeler l'ambiance policière dans laquelle l'auteur liégeois a inscrit les aventures de son «anti-héros», le commissaire Fluet, clin d'œil au Maigret de Simenon. Car si l'on en croit les dires d'Anne-Marie Koenig dans son article *Une enfance en Ardenne* du *Magazine Littéraire*, Fluet vit le jour des suites d'un pari de Henoumont qui voulait créer un pastiche des enquêtes du Liégeois le plus universel.

Né en 1922, René Henoumont crut d'abord que son pays s'arrêta aux limites de Liège, à ces maisons piquées entre les crassiers. Du *Café liégeois* au récent *Au bonheur des Belges*, Liège reste sa ville de prédilection. Là sévit son commissaire Fluet, dont la première enquête fut écrite sur un pari, pour pasticher Simenon. (KOE-NIG, 1993: 104).

Nous pensons d'ailleurs que ce nom de famille du commissaire henoumonien pourrait être un simple déguisement de Maigret: si le commissaire de Simenon perd le «T» final de son nom de famille, il devient le commissaire «*maigre*», qui sous sa forme diminutive serait «*maigrelet*». Nous osons aventurer que Henoumont aurait pu vouloir se débarrasser des «L» et «E» intempestifs de «*maigrelet*» pour voir dans le nom *épuré* de Maigret une nouvelle façon de dire «*ef-flanqué*», ce qui donnerait à son propriétaire une caractéristique physique pourtant en complète antithèse avec la description du commissaire des romans de Simenon, qui y apparaît toujours comme quelqu'un de forte complexion. Comme nous le verrons par la suite, ces contradictions semblent devoir obligatoirement paver la voie qu'empruntent les francophones de Belgique à la recherche d'une maturité identitaire. Mais revenons-en au nom de famille du commissaire de Henoumont: comme il est un pastiche de son homologue simenonien, pourquoi ne pas utiliser «*fluet*», un nom qui rime avec celui de Maigret et signifie «la même chose» si l'on se base sur cette norme de dérivation détournée ou trafiquée. Trafiquée comme l'expression «*délit d'inhibé*» ou encore comme les papiers d'identité auxquels semblent renvoyer l'autre expression «*faux et usage de faux*», dont nous tenterons d'expliquer le sens crypté tout au long de cet article en quête de l'identité littéraire belge. Enfin, la locution même *Histoire d'une identité* est d'ailleurs empruntée à un des livres de Henoumont, qui l'a choisie comme sous-titre pour son essai *Au Bonheur des Belges* (ABB). Nombre de citations que nous utiliserons pour étayer nos dires seront tirées de ces pages, mais également de *Café Liégeois* (CL), une «mise au point» ou «rectification biographique» de sa première œuvre, *Un Oiseau pour le Chat*, et en moindre mesure, *La Maison dans le Frêne*, une chronique en douze tableaux (correspondant aux douze mois du calendrier) qui dépeint la vie tranquille de Henoumont en sa maison de Steenkerque d'où l'auteur contemple désormais l'automne d'une vie dont nous allons remonter le cours des années.

Mais revenons-en à Fluet. Si le commissaire henoumonien fumeur de pipe masque Maigret, il est très possible qu'il fasse de même avec son auteur, qui utilise précisément cet adjectif pour décrire son gabarit enfantin.

Le lecteur devint conteur. Je croyais réciter de mémoire les pages de mes auteurs préférés: je les réinventais. Cependant certaines phrases m'habitaient, je ne les ai pas oubliées. Je prétendais parler l'idiome des Indiens des bois: *Wabam wabisca ip pit tah* (Regarde comme il a les crocs blancs). Ces quelques mots me conféraient une sorte de supériorité sur mes condisciples, juste revanche sur mon physique plutôt **fluet**. Le verbe l'emportait sur le muscle. (CL: 37; caractère gras ajouté).

Cet extrait de *Café Liégeois* montre l'évolution de l'écrivain en formation qui trouve, dans les lettres et dans la magie des sons exotiques, une vengeance

sur son physique par trop «fluet». Dans un premier temps, il est intéressant de constater que, paradoxalement, c'est un parler indien, langue d'une minorité culturelle très longtemps considérée comme «inférieure», qui donne l'impression de supériorité à l'enfant Henoumont. Mais cette supériorité toute relative sera mise à mal par Roger, un rival inattendu qui connaît des mots tout aussi exotiques que le «wabam wabisca ip pit tah» du jeune René:

On me montrait du doigt avec admiration jusqu'au jour où un nouveau venu me rétorqua d'un trait Mahé, Kârikal, Yanaon, Pondichéry et Chandernagor. Pris de court, je lui lançai: Moi, j'ai lu Houidi-Poundji l'éléphant! Il me rit au nez (...) En attendant, j'étais en état d'infériorité devant le troubleur de fête (sic). Où avait-il trouvé ces mots mystérieux et que voulaient-ils dire au juste? (...) J'avais appris que mon adversaire était français. La lutte était inégale, du moins à mes yeux. (CL: 37-39)

Ce passage qui introduit la joute verbale nous semble révélateur à plus d'un titre. Tout d'abord, la comparaison entre locuteurs d'une même langue mais de nationalité différente fait automatiquement pencher la balance d'un côté: le petit Belge se comparant au Français décrète intuitivement être en état d'infériorité dans cette lutte qu'il juge inégale. Le «troubleur de fête» est plus fort que lui car il semble clair que les seuls dépositaires légitimes de la langue sont les Français. Ceux-ci daignent que les francophones des pays limitrophes accèdent à la tour d'ivoire dans laquelle ils ont enfermé leur langue tout en sachant que ces voisins ne la manieront cependant jamais avec la même aisance... Telle est en tout cas la croyance largement répandue chez les francophones de Belgique et de Suisse, pays psychologiquement satellites de ce que Marc Quaghebeur a appelé le modèle solaire français (de France)¹. Cette métaphore héliocentrique rappelant la théorie de Louis XIV quand il affirmait en toute sérénité «l'Etat, c'est moi» pourrait, dans la foulée, mener à une phrase nouvellement «trafiquée, déviée ou falsifiée» et convertie en «la langue, c'est moi». Cette nouvelle assertion serait proclamée par une France centralisatrice délibérément ignorante des variétés de langue parlée par les *périphériques* peuplant les confins de sa sphère directe d'influence. La nuance grammaticale d'une préposition introduite par les locuteurs d'un de ces pays satellites et relevée par Marie-José Béguelin et Jean-François de Pietro dans une revue suisse est peut-être plus parlante encore de par sa brièveté: «Les Français parlent français, nous parlons *en* fran-

¹ QUAGHEBEUR, 1995.

çais»². Ce «en» ajouté, préposition à première vue anodine qui ne doit en rien altérer le sens du message, introduit cependant l'idée selon laquelle les Suisses francophones utilisent le français comme outil de communication, tout en sachant qu'il ne restera qu'instrument face à l'essence langagière intrinsèque qu'il constitue, de l'autre côté du Léman, pour ceux qui aiment à imiter le débit linguistique helvète en raillant qu'il n'y a «pas le feu au lac». Confrontés à un questionnaire leur demandant de comparer les parlers belge et français, les Belges francophones répondirent quant à eux de la sorte:

PARLER BELGE	PARLER FRANÇAIS
1) Nature	Culture
2) Lourdeur, grossièreté	Légèreté, finesse, aisance
3) Spontanéité, naturel, moins de sophistication	Pédanterie, les Français «s'écoutent parler»
4) Accent moins aigu	Accent plus pointu, plus pincé
5) Manière plus empesée de parler	Manière plus sèche de parler
6) Discours plus laborieux	Fluidité, volubilité, facilité d'élocution

Parmi ces caractéristiques tirées d'une enquête menée en 1991 et présentée par Dominique Lafontaine dans son article intitulé *Les attitudes et les représentations linguistiques*³, les rangées 2 et 6 semblent faire état de la même sensation qu'avaient les Suisses. Les habitants «d'outre-Québécois» ont en effet le sentiment d'usurper une langue qui n'appartient véritablement qu'aux conteurs d'«histoires belges». Or Henoumont, pour illustrer ces différences et son rapport à la langue française en tant que Belge, utilise à plusieurs reprises des qualificatifs ou métaphores très semblables à ce qui est reflété dans ce tableau. Un premier exemple est le «sentiment d'infériorité» et la «lutte inégale» qu'il disait ressentir, enfant, face à son opposant dans le duel de langage exotique et crypté. Plus tard, dans ses descriptions de sa vie adulte d'écrivain liégeois évoluant dans les capitales belge et française, il continue à souligner cette infériorité langagière apparemment inhérente aux locuteurs francophones «périphériques» qui n'ont de cesse de se mesurer à l'aune du «bon français», celui des autres:

Quand je suis arrivé à Bruxelles on m'a dit: **Tiens, un Wallon!** J'ai été **trahi** par mes «h» aspirés et une certaine façon de mouiller huit (hwuit!). J'ai pris des **leçons** avec de charmantes théâtreses à l'école des coquines, c'est-à-dire sur

² In Romandie, NZZ-Folio, n.° 8, août 1993: 41 (cité dans Béguelin & De Pietro, 2000: 282)

³ BLAMPAIN, D. & Cie, 1997: 387



l'oreiller. On apprend vite à cette école-là! J'ai même constaté mes **progrès** lorsqu'à Paris on m'a dit Vous n'êtes pas Belge, vous! mais je *retombais* dans nos tournures en disant à mon éditeur: **Je vous sonne demain!** à quoi il répondait avec un brin d'**ironie (comme toujours): C'est ça, appelez-moi demain.** (ABB: 129-130; caractère gras ajouté).

À partir du moment où j'ai été édité à Paris, j'ai dû **viser plus haut** comme on dit à la chasse. (in BLÉSER, Décembre 2000; caractère gras ajouté).

J'appartiens à une génération qui s'est regardée dans le miroir France à s'en crever les yeux. Je ne crois pas que la France nous ait rendu ce grand amour. À Paris, je me sens encore, cinquante ans après, un peu **lourd. À la vérité, je suis comme un Peau-Rouge à la Maison-Blanche.** Je signe des contrats avec mes éditeurs et puis je rentre dans mes Réserves, y entretenir mon jardin et écrire pour honorer ma signature. (CL: 81; caractère gras ajouté).

Les mots que nous avons mis en exergue nous semblent faire état de ce sentiment de gaucherie et d'infériorité que ressent l'écrivain belge dans le Saint des Saints d'une maison d'édition française, d'ailleurs comparée à la Maison Blanche où le pauvre Peau-Rouge fait mine de sauvage hirsute au parler excentrique. L'image nous rappelle l'immense prédilection amérindienne que Henoumont confesse dans *Café liégeois*:

Les Indiens me hantaient, surtout depuis que j'avais lu un gros volume des éditions Payot: *Moeurs et Histoires des Indiens Peaux-Rouges* par René Thévenin et Paul Coze. Ainsi les hommes blancs pouvaient exterminer au nom de la civilisation une race jugée inférieure. J'appris l'injustice. (CL: 73)

Mais parmi tant d'autres allégories henoumoniennes empruntées au monde des «Peaux-Rouges», cette métaphore souligne aussi le sentiment latent de l'écrivain, conscient d'appartenir à une minorité linguistique et comparissant dès lors *rouge* de honte devant l'éditeur-colonisateur qui s'octroie impunément la *carte blanche* arrogante de la supériorité linguistique. Rappelons enfin que la phrase du petit Roger qui avait tant humilié Henoumont enfant s'inspirait de cette même colonisation, puisque la litanie de ce jeune rival de René correspondait en fait aux cinq comptoirs de l'Inde française.

Cependant, la Belgique n'est pas l'Inde, et semble dès lors, malgré son emplacement en bordure immédiate de la France, bien plus éloignée d'elle que les anciennes colonies qui eurent «l'honneur» d'être françaises beaucoup plus longtemps que cette petite vingtaine d'années où la Belgique appartient à la France napoléonienne. Et c'est cette différenciation contre laquelle s'insurge Henoumont au point de désirer et d'envier le sort réservé aux «vraies» colonies françaises!



Français, que savez-vous de ma ville de Liège? Sous son ciel luit déjà le gris-bleu du Rhin; on y célébra avec un faste inouï la Saint-Napoléon et on y fête le 14 juillet aux lampions. J'aimerais que vous vous souveniez de l'été brûlant de Quatorze, de la défense des forts de Liège qui, en retardant l'Allemand, permit le miracle de la Marne. Notre passé commun, et surtout dans ce siècle, est à ce point riche que je m'y perds comme le cavalier Bardamu lors de la retraite de Charleroi. Liège n'est pas au bout de la nuit comme dans Céline et la Wallonie est à vos portes avec ses rues et ses places Jean Jaurès, Clemenceau, Foch, Zola, comme chez vous. **Alors, où est la différence? C'est que nous n'appartenons pas à la francophonie post-coloniale. Nous n'avons pas chanté comme les petits Sénégalais: Nos ancêtres les Gaulois. Nous l'étions pourtant, Gaulois, et des plus braves.** Notre Vercingétorix s'appelait Ambiorix, ô Goscinny, mon ami perdu! Nous avons été romanisés par la même main de fer. (...) Le plus étonnant, c'est que nous avons avalé ou annexé tous nos occupants. Clovis, premier roi de France, choisit Tournai pour capitale. Et Charlemagne, fondateur du premier Empire chrétien d'Occident, est né dans une ferme-château à la Préalles-Herstal, aux portes de Liège, là où je suis né moi-même, là où les Pépin ont germé. Je dis cela sans rire et en toute modestie puisque **je n'ai pas la chance d'être Sénégalais; heureux Sénégalais que vous connaissez mieux que les Wallons!** (ABB: 17-18; caractère gras ajouté).

Une grande partie de *Au Bonheur des Belges* est consacrée à cette démonstration de la francité des Wallons, précisément à travers les épisodes belges qui ont saupoudré les anecdotes biographiques de certains écrivains français:

Notre histoire est la vôtre, encore que son éclairage diffère parfois. (...) Français, la Wallonie serait-elle pour vous une province française oubliée, perdue au hasard de l'Histoire? Nous sommes aux limites de la francité, gens de frontière dans cette étrange Belgique, telle un cul-de-sac à double fond jeté par-dessus la frontière linguistique avec Bruxelles au milieu. Les Wallons seraient-ils les habitants égarés d'une autre Lorraine, d'un réduit à la mode de Bretagne, d'une Suisse romande? Lorrains, nous gens du fer et du charbon, nous le sommes à notre manière. Le talon de notre Luxembourg s'appelle la Lorraine belge, le saviez-vous? Comme les Bretons, nous cultivons nos dialectes mais, au contraire de la Suisse, nous n'avons pas mis les Alpes entre vous et nous. On passe de Maubeuge à Mons au travers d'un même paysage planté de peupliers et de crassiers. L'Ardenne, singulier chez nous, pluriel chez vous, est pareille de Charleville, où l'enfant Rimbaud entra en poésie, à Stavelot d'où Apollinaire s'enfuit à la cloche de bois, abandonnant Marie, ses amours aux couleurs de colchique qu'il chanta en wallon. Baudelaire, Verlaine, Hugo errent encore dans nos rues gourmandes et sur une des plus belles places du monde à Bruxelles. On appelle Namur *la petite France de Meuse*. Et Liège qui est notre Marseille est une ville méridionale aux portes de l'Allemagne, la notion de Sud étant relative. Pourquoi nous considérez-vous comme de va-

gues cousins du Nord? Nous ne sommes pas des Esquimaux! (ABB: 19-20)

Chez Henoumont, ce désir de mimétisme ira jusqu'à renier ses propres origines pour désirer une secrète ascendance française qui va le mener à ce que nous avons appelé le «délit d'inhibé»: la position d'infériorité que lui confère sa timide et insatisfaisante personnalité belge le pousse à commettre le crime de «faux et usage de faux» en trafiquant ses origines, un peu comme Charles Plisnier, écrivain belge rattachiste⁴ et premier étranger «goncourisé» pour son oeuvre *Faux Passeports*, titre décidément très en consonance avec notre propos.

Je tombais en francolâtrie et je rêvais de devenir scout de France, d'être habillé comme les héros de mon illustré, fils à papa en culottes courtes. (...) Je chantais *la Marseillaise* en pleurant, croix de bois si je mens! J'étais désormais Français. (ABB: 39-40)

Le refus des origines dont fait preuve Henoumont à ce moment de sa vie le poussera également à nier une compréhension de la langue de ses pères, le wallon, qu'il parlait pourtant couramment étant enfant:

Le final du Chant des Wallons me faisait cependant rire. On avait beau me dire que les paroles étaient de Théophile Bovy, père de la célèbre comédienne Berthe Bovy, je trouvais drolatique le *Et nos-avans lès djès fwert près del tièsse. Vola poqwès qu'on-z-èst fir d'èsse Walon* (Et nous avons les cheveux fort près de la tête. Voilà pourquoi on est fiers d'être Wallon). Je me savais entêté mais je le voyais bien tout de même que j'avais les cheveux près de la tête! Pas encore assez, puisque je les fixais à la célèbre brillantine Bakerfix, du nom de la belle Joséphine Baker. **J'étais sans doute un peu idiot. On aurait pu me dire que les Wallons avaient la tête près du bonnet, j'aurais compris.** (ABB: 46-47; caractère gras ajouté).

Plutôt qu'à une incompréhension, la réaction de Henoumont nous semble due à un désir de ridiculisation de la traduction littérale de l'expression wallonne «avoir les cheveux près de la tête», pourtant plus naturelle que son équivalent français «avoir la tête près du bonnet», puisqu'elle se présente fièrement tête-nue pour faire front à une image plus sophistiquée qui nécessite un couvre-

⁴ Adeptes du mouvement qui prône le «rattachement» de la Wallonie à la France, comme à l'époque napoléonienne.

chef pour exprimer métaphoriquement sa tendance colérique. Cette attitude de rejet des racines langagières est caractéristique de plusieurs générations de francophones de Belgique, habitués à bannir automatiquement de leur vocabulaire toute trace ethnique, suivant ainsi les conseils que Doppagne leur prodiguait dans son «best-seller» la *Chasse aux Belgicisms* publié par l'*Office du Bon Langage*. Le titre prédateur de cet ouvrage explique peut-être pourquoi le «Peau-Rouge» (et chasseur) Henoumont disait devoir «viser plus haut» et débarrasser ses écrits des belgicisms intempestifs quand il les soumettait à ses éditeurs français de la «Maison Blanche». Ce rappel de l'image indienne pour analyser l'attitude de rejet de la personnalité linguistique intrinsèque des Wallons évoque cependant un autre portrait à nos yeux. Car dans les «cheveux près de la tête» fixés à la brillantine et aplatis sous le bonnet de la «correcte» expression française, nous voyons reflétés ceux des jeunes Indiens passés au rouleau compresseur du système éducatif nord-américain chargé de les «civiliser» dans les *American Indian Boarding Schools*. Pour ce faire il convenait de troquer les «guenilles» de ces «va-nu-pieds» contre des costumes d'«honnête homme» et de dompter leurs cheveux, en bataille comme l'esprit rebelle de leurs chefs, en les coupant, peignant, lissant et séparant par une sage et docile raie au milieu, un comble quand on sait que les cheveux représentent précisément l'essence spirituelle des Indiens qui ne sacrifient leur chevelure que, par exemple, lors de la perte d'un proche ou pour un rite de passage.



1882: Tom Torlino (Navajo)
à son arrivée à *Carlisle*
Indian School.



Tom Torlino
trois ans plus tard à *Carlisle*.

Photos: Courtesy of the Cumberland Couty Historical Society.



Jeunes Apaches à leur arrivée à Carlisle.



Les mêmes jeunes quatre mois plus tard.

Photos de la U.S. Army Signal Corp., Courtesy of the Arizona Historical Foundation.

http://www.english.uiuc.edu/maps/poets/a_flerdrich/boarding/gallery.htm

Sur ces photos-choc de type «avant-après», le regard des jeunes arborant tristement leur uniforme gris et leur nouvelle coupe «bien nette» nous semble puissamment évocateur d'une autre perte, tout aussi dramatique et irréversible que la mort d'un parent: celle de leur culture, dont l'annihilation systématique manqua d'ailleurs anéantir leur peuple dans son ensemble. Le déguisement occidental menant à cette terrible annihilation leur donne effectivement l'air hagar, gauche et désabusé de ceux qui ont *perdu* leurs marques. En anglais, l'expression «se mettre dans la peau (ou à la place) de quelqu'un» se dit «*try to walk in one's shoes*», et il est clair que les chaussures des Blancs seyaient bien peu à ces pieds habitués à évoluer dénudés et libres de toute attache. Dans leurs chaussures cirées aussi reluisantes que la brillantine dont abusait Henoumont,

les jeunes paraissent condamnés à l'inconfort de celui qui n'est pas à sa place, ou comme on dit familièrement qui est «à côté de ses pompes» ou «mal dans ses baskets». Or l'attitude d'auto-francisation qu'avoue avoir adoptée Henoumont me semble pouvoir s'inscrire dans le même ordre d'idée que la campagne d'américanisation forcée de l'*American Indian Boarding School* qui a déguisé les premières nations américaines en armées de vrais petits robots blancs. Le déguisement henoumonien sera tout autant physique (il rêve de porter les culottes courtes des héros français de ses lectures) que langagier (il cherche à «viser plus haut» en se débarrassant des coupables belgicisms qui le trahissent face au seul vrai «propriétaire» de la langue).

En cela l'écrivain liégeois n'est pas seul, car ce souci de mimétisme forcené est une attitude propre à nombre de ses confrères belges francophones, qui longtemps se crurent obligés de singer les mots, styles et ambiances des «maîtres incontestés de la littérature». Ils ne firent là que mettre en pratique ce que le système éducatif belge s'était appliqué à leur inculquer.

Nous n'avons pas eu de Dorgelès et notre cinéma était inexistant. L'acuité du sentiment français en Wallonie ne s'explique pas autrement. J'ai été abreuvé dès l'enfance de littérature française et ce n'est qu'au lycée que j'abordais, toujours hors programme, certains écrivains de chez nous dont le régionalisme faisait dire à nos professeurs qu'ils étaient mineurs. (ABB: 41)

Non seulement l'éducation, mais également certains écrivains ou critiques —belges ou français— et les médias belges des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles encouragèrent cette attitude.

Les «Frances littéraires de l'étranger» forment une extension intellectuelle de notre patrie, des territoires qui lui appartiennent, littérairement parlant, prolongeant notre empire au-delà de nos frontières politiques, continentales ou coloniales⁵.

Les artistes littéraires n'ont aucune des aspirations du pays, aucun caractère national, très peu de fond, beaucoup d'ignorance et si tout au plus on peut leur accorder quelque tenue dans la forme, cette forme est calquée sur celle des parnassiens français⁶.

⁵ Citation faite par Marc Quaghebeur dans son article *Les écrivains belges, la littérature et la langue française*, (Quaghebeur, 1997) où il mentionne ce texte publié dans L'Écho littéraire (date non mentionnée) par Georges Barral, animateur de la Collection des *Poètes français de l'étranger*.

⁶ Citation de médias de la fin du XIX^{ème} siècle dans Nautet, 1885: 241.

Cette sentence amena l'écrivain et critique verviétois Nautet à une lecture en consonance avec le titre de notre article: «d'où il résulterait, Sire, qu'en Belgique la *contrefaçon* est inhérente au tempérament» (Nautet, 1885: 241). Il eut cependant soin de nuancer cette idée amenée par les critiques d'art dans ses *Notes sur la littérature moderne*, où il veut voir l'émergence d'une littérature embryonnaire dont le style est forcément influencé par le fait que «de jeunes littérateurs, parlant la langue française, par conséquent lisant principalement des ouvrages français, ont été quelque peu façonnés par leurs lectures» (Nautet, *op. cit.*). D'après Marc Quaghebeur, l'ouvrage de Nautet représente la «première tentative d'explication historique globale de la singularité du corpus littéraire belge francophone» (Quaghebeur, *op. cit.*). Mais cette tentative sera loin d'être encensée par tous les intellectuels belges. Un de ces mécontents sera Raymond Colleye qui rédigea en juin 1913 un pamphlet intitulé *Il n'y a pas de littérature belge* dans lequel il n'hésitera pas à traiter de «métèque d'origine tudesque menant campagne contre les écrivains les plus purement français de notre pays» (Colleye, 1013: 8) tout qui cherche, en Belgique, à trouver une identité propre à la littérature en langue française produite dans son pays. Car Colleye ne pouvait concevoir qu'un «métèque» comme notre concitoyen verviétois ait l'audace de créer le vocable «lettres belges d'expression française», qui de surcroît eut du succès en France! On peut parler de mini-révolution ou de «tempête dans le verre d'eau hexagonal» si l'on est conscient du chemin mental qu'il a fallu parcourir entre les «Frances littéraires de l'étranger» de Barral et la formule de Nautet. Et pourtant...

Et pourtant le vocable «Lettres belges d'expression française» est loin d'avoir conquis les foules en Belgique, où l'on vit poindre, dès la deuxième décennie du XXème siècle, l'appellation «Littérature française de Belgique»⁷. Que change cette petite nuance de vocabulaire, cet innocent glissement syntaxique? Ne sont-ce pas là de simples synonymes? Les précisions apportées par Marc Quaghebeur dans ses *Spécificités des lettres belges de langue française* nous semblent répondre à cette question:

Que la première phase de l'histoire de nos lettres, celle qui va jusqu'au tournant du siècle, ait pu rêver d'une langue belge, et que la seconde —celle qui voit se développer de 1920 à 1960 une dénégation de soi sans égale— ait pu feindre de croire à la fusion pure et simple dans le corpus littéraire français alors qu'elle cherchait à doter le pays d'instances littéraires autonomes, témoigne de cette difficile

⁷ Qui sert d'ailleurs de titre à cet article...

mais féconde inscription de la différence dans la proximité. Toutes les francophonies ont à la poser. Avec des accents divers. Que le concept de littérature française de Belgique procédant directement [de la période 1920-1960] continue à être brandi en Belgique à la fin [du XXème] siècle alors que toutes les littératures francophones ont opté pour une dénomination liée à leur spécificité témoigne de la violence de l'interdit et des intérêts idéologiques en cause. (Quaghebeur, 1995: 8)

Après la période 1920-1960, certains intellectuels belges cherchèrent cependant à apaiser cette «violence de l'interdit» en imaginant une possible échappatoire au total asservissement culturel français. Ils virent la lueur au bout du tunnel d'assujettissement à travers un qualificatif capable de définir cette relation ambiguë que les Belges francophones entretenaient avec la France, relation basée sur l'impossible équilibre entre la soumission et la velléité d'émancipation. C'est ainsi qu'en 1976 le sociologue Claude Javeau et l'écrivain Pierre Mertens emboîtèrent le pas des leaders noirs du post-colonialisme pour concocter le terme «belgitude», calqué sur la *négritude* de Césaire le Martiniquais et de Senghor le Sénégalais, l'«Heureux» Sénégalais si on en croit Henoumont. Et pourtant...

Et pourtant Henoumont s'est montré peu concerné par ce qu'il a appelé, avec un dédain peu dissimulé pour la «brochette de confrères» planchant sur leur manque à être littéraire, les *querelles de salon*:

Il est vrai que le Belge francophone ne sait trop comment se nommer. Il n'ose parler de sa ville, de son village, de ses gens, de crainte de tomber dans le régionalisme bêtant. On n'écrit bien que de ce que l'on connaît bien. On invente que ce que l'on a vécu. C'est affaire d'alchimie personnelle. À chacun ses éprouvettes. Quand je suis devant la page blanche, je ne sais quel galop va emporter mon azerty, mais si le ton est juste, si cela sonne vrai je me laisse aller. Autrement, corbeille! Mon souci est d'être lu, non pas d'être encensé par une brochette de confrères. Il me semble qu'être clair en utilisant un minimum de mots et en disant beaucoup, c'est cela écrire en français. Suis-je un écrivain français de Belgique ou un écrivain belge d'expression française? Les querelles de salon me laissent de glace. Je vous confesse que les mots francophone, francité, belgitude m'agacent. (ABB: 131)

Reste à savoir pourquoi Henoumont ressent cet agacement... Nous pensons en fait que l'écrivain liégeois est irrité face à ce qu'il semble vouloir décrire comme autant de querelles byzantines car lesdites querelles lui rappellent trop ses propres conflits internes. En effet, si des expressions comme «Lettres belges de langue —ou d'expression— française», «littérature française de Belgique» et «belgitude» ont émergé et cohabitent dans le «flou artistique» que l'on



sait, leur existence même vise à définir l'identité de cette littérature des confins. Or le sous-titre d'*Au Bonheur des Belges* annonce précisément cette recherche identitaire de l'individu Henoumont. Et il en va de l'identité littéraire comme de l'identité individuelle: moins elle est claire, plus on la cherche. De plus, opacité identitaire nous semble rimer avec insécurité langagière, dont Béguelin et De Pietro soulignent l'inhérente contradiction.

[La] propension à mêler dévalorisation et survalorisation, complexe et fierté, rejet et loyauté, reflète typiquement une situation d'insécurité linguistique. (Béguelin & De Pietro, 2000: 282)

Ce va-et-vient constant entre une attitude appréciative et dépréciative, cette inhérente contradiction des Belges francophones vis-à-vis des «sœurs ennemies» France et Belgique est précisément ce que tente de définir le concept de belgitude, que Marc Quaghebeur explique en ces termes:

Acceptation du fait d'être né quelque part, la Belgique en l'occurrence, d'y vivre et de s'y battre, d'en tenir compte dans les discours et dans les œuvres. Refus de la dénégation quotidienne et des clivages mensongers qu'elle entraîne. Refus aussi d'exacerber appartenance et origine, d'y réduire sa définition, et d'aboutir à quelque forme de nationalisme que ce soit. Au contraire, volonté d'identité poreuse, potentiellement cosmopolite, ouverture sur l'Europe et le monde, mouvement constant avec la France. (Quaghebeur, 1991: 29)

Or lisons ces quelques passages henoumoniens:

Moi quand j'étais enfant, je pensais que pour être écrivain il fallait vivre à Paris. (...) Toute frontière est artificielle. Les vraies frontières ce sont les langues. je me sens étranger dans un pays où on ne parle pas français et je me sens chez moi dans un pays où on parle français. (...) La relation Wallonie – France est complexe. Linguistiquement parlant, la France reste la mère patrie. Sommes-nous Français? Je n'en suis pas tout à fait certain. Toutes les régions françaises ont été marquées par la centralisation, nous pas. Je suis à moitié ardennais et à moitié liégeois, et une chose est sûre: à Liège on n'aime pas Bruxelles. Ma capitale culturelle est Paris et non Bruxelles. Quand j'étais petit j'aurais voulu qu'on ait des origines françaises, mais j'ai découvert qu'on était plutôt d'ascendance allemande. Et ça façonne également notre dualité bien liégeoise, entre la culture latine et germanique. (...) À partir du moment où j'ai été édité à Paris, j'ai dû «viser plus haut» comme on dit à la chasse, même si j'ai quand-même imposé mes mots wallons aux éditeurs. Pourquoi ne pourrais-je pas le faire alors que le même phénomène apparaît chez certains écrivains régionaux français, de l'École de Brive par exemple, et ils ne tra-



duisent pas. Ils ont peu à peu pris la place des Provençaux comme Giono ou Pagnol. Paris découvre ses régions françaises et les régions francophones, et l'heure est clairement aux régions. (in Bléser, décembre 2000)

En cette Belgique, où il y a autant d'accents que de paysages diversifiés, nos parlers sont nos richesses. Il m'arrive dans une même phrase d'employer une expression liégeoise, une autre de Bruxelles, une autre enfin un peu picarde. J'écris parfois de cette manière et volontairement. La langue française est bien belle. J'aime qu'elle utilise aussi les parlers de ses provinces: Bourgogne, Poitou, Sologne, Provence, Auvergne. Lorsqu'on écrit, il faut mettre un peu de sa région au bout de la plume. Lorsqu'un mot me revient de mon enfance, je l'épinge, je le souligne. Pourquoi pas? Les plus grands écrivains français ne s'en privent pas. Moi qui suis Wallon, on me l'interdirait à Paris! *Ça c'est du belge, mon petit René!* Je râle, je discute, je négocie, je l'emporte ou je m'incline. Dans ce cas, je renvoie mes amis français qui se pâment devant le charabia de certains écrivains du Québec et je me dis discrètement que si j'étais de Bâton-Rouge, on ne me rejeterait pas mes expressions wallonnes, proches par ailleurs du Québec ou de la Louisiane! La souche est la même. (ABB: 130-131)

Fin septembre, ma décision était prise: je restais. Pourquoi a-t-il fallu qu'un soir, à la terrasse d'un bistrot, à Quillan, des Belges chargés de ballots s'installent à une table proche? Ils parlaient le wallon avec l'accent chantant de la vallée de l'Ourthe. C'étaient des gens de mon pays et mon pays me prenait tout à coup par la main. J'étais redevenu un p'tit Belge tout barbouillé de nostalgie, loin de chez lui. Voilà pourquoi je suis revenu à Liège avant les vendanges. À sept ans je rêvais de devenir Français, j'aurais pu l'être. Pour quelques mots entendus en wallon, Belge je demeurai. (ABB: 95)

Sans nulle intention de froisser l'écrivain liégeois, nous sommes tentés de dire que ces extraits tirés de sa plume talentueuse —et merveilleusement contradictoire— constituent une parfaite définition de la belgitude dont il rejette pourtant les fondements théoriques. Mais si la contradiction est le propre de l'homme, elle l'est d'autant plus si cet homme est un écrivain francophone qui a grandi tiraillé entre deux puissants a(i)mants: Liège et Paris, cités que séparent leurs langue et histoire communes. Henoumont nous servit une nouvelle contradiction lors de l'interview qu'il nous concéda en sa maison proche de cette Bruxelles que, toujours d'après ses dires, l'on n'aime pourtant pas à Liège. Alors que nous le confrontions à un choix entre trois personnages emblématiques, il nous surprit dédaignant Tchantchès et Gavroche, dignes représentants de ces deux pôles d'attraction, pour leur préférer Geronimo, «le dernier chef indien à combattre la suprématie blanche» (in Bléser, décembre 2000). Doit-on y voir le désir de recul propre de l'homme mûr, la sage arrivée à maturation du *Vieil Indien*, la prise de conscience de l'inconvenance d'une assimilation culturelle for-



cée? C'est très probable. Car Geronimo, l'Apache le plus célèbre de l'histoire du cher Far West de Henoumont, a lutté pour éviter le «déguisement» et la postérieure annihilation culturelle des *Boarding Schools*, pratiques que Sitting Bull, alter ego sioux de Geronimo, avait jugées de la sorte:

If the Great Spirit had desired me to be a white man he would have made me so in the first place. He put in your heart certain wishes and plans; in my heart he put other and different desires. Each man is good in the sight of the Great Spirit. It is not necessary that eagles should be crows. (Phrase tirée des *Carlisle Indian Industrial School Research Pages*, <http://home.epix.net>)

«Il n'est pas nécessaire que les aigles deviennent des corbeaux». Dans cette image du grand chef sioux, les aigles qui symbolisent les Indiens pourraient tout aussi bien être une métaphore des Belges, tandis que les corbeaux-Blancs en seraient une des Français. C'est peut-être le message que Henoumont capta inconsciemment du bec de Hans, son corbeau particulier de la *Maison dans le Frêne*, dont l'avertissement du passage du temps et des saisons lui rappelle qu'on ne peut échapper à l'inéluctable.

(...) Hans le corbeau croasse: «Voici l'hiver, un hiver de plus, le temps passe... passe... passe... croa... croa...» (MDF: 201)

Inéluctable comme la vieillesse, inéluctable comme une nationalité si difficile à porter qui pousse à la question obsédante de l'identité débouchant sur un certain manque à être. En littérature francophone de Belgique, cette impression de vide ou de néant mena, outre à la belgitude, sur la voie de la «paralittérature» qui permet diverses recherches expérimentales avec cette langue qui nous est toujours un peu étrangère: réalisme fantastique, surréalisme, bande dessinée, polars..., dernier genre également exploré par Henoumont, même s'il préfère ne pas se voir embrigadé dans un genre, enfermé dans une fiole de laboratoire littéraire comme ses frères les Amérindiens le furent dans les chaussures des «corbeaux».

Le polar est aujourd'hui bien défini, avec des canons très précis. Mais en littérature noble, il s'agit souvent de romans policier également. Pensez à *Sanctuaire* de Faulkner par exemple. C'est un polar. Pour moi, il y a interpénétration des genres. L'essentiel c'est d'avoir du talent. le thème n'est pas important, ce qui importe, c'est le ton. il faut que ça sonne juste comme on disait au début de l'interview. Il faut que le lecteur se dise «ça aurait pu m'arriver» ou carrément «c'est mon histoire». Quand on se retrouve dans un roman, c'est qu'il a des qualités profondes et atteint l'universel. (in Bléser, décembre 2000)

Mais ce recours au genre policier, qui nous a permis de donner un titre-choc à cet article, venait en fait d'une intuition profonde: nous croyons effectivement que l'ambiance littéraire policière, où bien des écrivains belges semblent ravis d'évoluer, est une nouvelle métaphore du but —véritable bien que souvent caché— de leur écriture. Nous voyons en effet, dans la recherche d'un «coupable» et dans la résolution d'un mystère, une autre recherche *déguisée* et bien plus transcendante: celle de leur identité. Une identité que Henoumont pourrait qualifier, métaphoriquement ou abstraitement, d'*universellement apatride* car bafouée comme celle des «Peaux-Rouges» ou des Sénégalais, ou compliquée comme la meilleure des trames policières. Après tout, est-ce un hasard si Tintin et Maigret, les Belges de fiction les plus dotés de l'universalisme que préconise Henoumont, s'inscrivent dans la sphère détectivo-policrière? Nous laisserons au lecteur le soin de répondre à cette question, en lui livrant encore ces dernières pistes de réflexion identitaire que Henoumont a couchées sur le papier de cette lettre ouverte aux Français que constitue son *Bonheur des Belges*.

Français, vous nous trouvez plutôt bonne mine! Il est vrai que le pays de Simenon, de Brel, de Folon et d'Hergé n'est pas triste. Il y fait bon vivre et vous vous y plaisez, encore que notre *redoutable complexité* vous échappe totalement. De là vos histoires belges dont, à la fin, la stupidité nous lasse. Je crains que vous ne mesuriez pas notre désarroi: le bonheur des Belges est mitigé. (ABB: 9)

Je suis un citoyen de la langue française mais le wallon me tient encore chaud au cœur. Je l'écoute chanter comme mon enfance écoulée, comme une certaine Belgique soldée et que je suis en train de vous raconter. Amis Français, je crois au bonheur des Belges pour autant qu'on leur permette d'affirmer leur identité. J'ai bien compté mes billes: je suis Liégeois, je suis Wallon mais quand on me traite de con de Belge⁸, alors je suis Belge. (ABB: 31-32)

Français, j'ai tenté de vous raconter la Belgique à ma manière; je ne suis pas un historien mais un conteur d'histoires. Ai-je réussi? Pour vous démontrer notre désarroi, je suis allé à la recherche de ma propre identité; je suis né là, au-dessus de Liège, d'une longue lignée ardennaise et wallonne. Longtemps ce pays-là qui est le mien fut principauté et mes anciens, aussi loin que je remonte sont du comté de Logne, gens farouches, races de forestiers qui vola toujours au secours du pays de Liège, pour occire le Téméraire ou soutenir la Révolution. (...) La frontière fran-

⁸ Allusion à un épisode relaté plus avant dans *Au Bonheur des Belges*: «Chaque été, à Cannes, je me sentais tout à fait Français. C'est pourtant sur la Croisette que je me fis traiter pour la première fois de con de Belge. Je me trouvais dans une grande décapotable appartenant à un ami liégeois». (ABB: 111)

çaise est à deux pas, qu'est-ce que cela veut dire aujourd'hui? Est-il besoin de devenir Français? Devant l'Hôtel de ville à la façade chantournée, sur la place où chaque année Saint-Georges terrasse un dragon qui ressemble à la tarasque, un carrousel moude des rengaines de chez vous, de chez nous; Piaf, Montand, Trenet. La tête me tourne un peu au rythme des chevaux galopants et de la goulante. Il passe déjà du printemps dans l'air, c'est l'important. Pour le reste je suis Liégeois, Wallon et Belge romand. Je ne sais quand ma belge romance s'arrêtera, je sais seulement le bonheur de lire, d'écrire, de parler le français.

Steenkerque en Hainaut, Juillet 1992. (ABB: 153-154)

BIBLIOGRAPHIE

- BÉGUELIN, M.-J. & DE PIETRO, J.-F. (2000), «S comme Suisse, sans autre, schwentser, septante, séré, soccolis, sonderfall, souper, stamm, syndic...», *Tu parles!? Le français dans tous ses états*, Paris, Flammarion.
- BLÉSER, N. (Décembre 2000), *Interview de René Henoumont dans sa maison de Steenkerque*.
- BLAMPAIN, D.; GOOSSE, A.; KLINKENBERG, J.-M.; WILMET, M. (1997), *Le français en Belgique, Une langue une communauté*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- HENOUMONT, R. (1979), *La Maison dans le Frêne*, Couvin, Legrain, 1992a. (MDF)
- HENOUMONT, R. (1985), *Café Liégeois*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002. (CL)
- (1992b), *Au Bonheur des Belges*, Monaco, Éditions du Rocher. (ABB)
- KOENIG, A.-M. (febrero de 1993), *Une enfance en Ardenne*, Paris, *Magazine Littéraire* n.º 307.
- NAUTET, F. (1885), *Notes sur la littérature moderne*, Verviers, Vinche.
- QUAGHEBEUR, M. (1991), *Belgique: la première des littératures francophones non françaises*, Association des professeurs de français du Grand Duché de Luxembourg.
- (1995), «Spécificités des lettres belges de langue française», In LANG, P., *La Belgique telle qu'elle s'écrit*, New York, Linkhorn.
- (1997), «Les écrivains belges, la littérature et la langue française», in Quaghebeur & Savy, *France-Belgique 1848-1914, Affinité et ambiguïté*, Archives du Futur, Bruxelles, Labor.
- http://www.english.uiuc.edu/maps/poets/a_flerdrich/boarding/gallery.htm
<http://home.epix.net>

